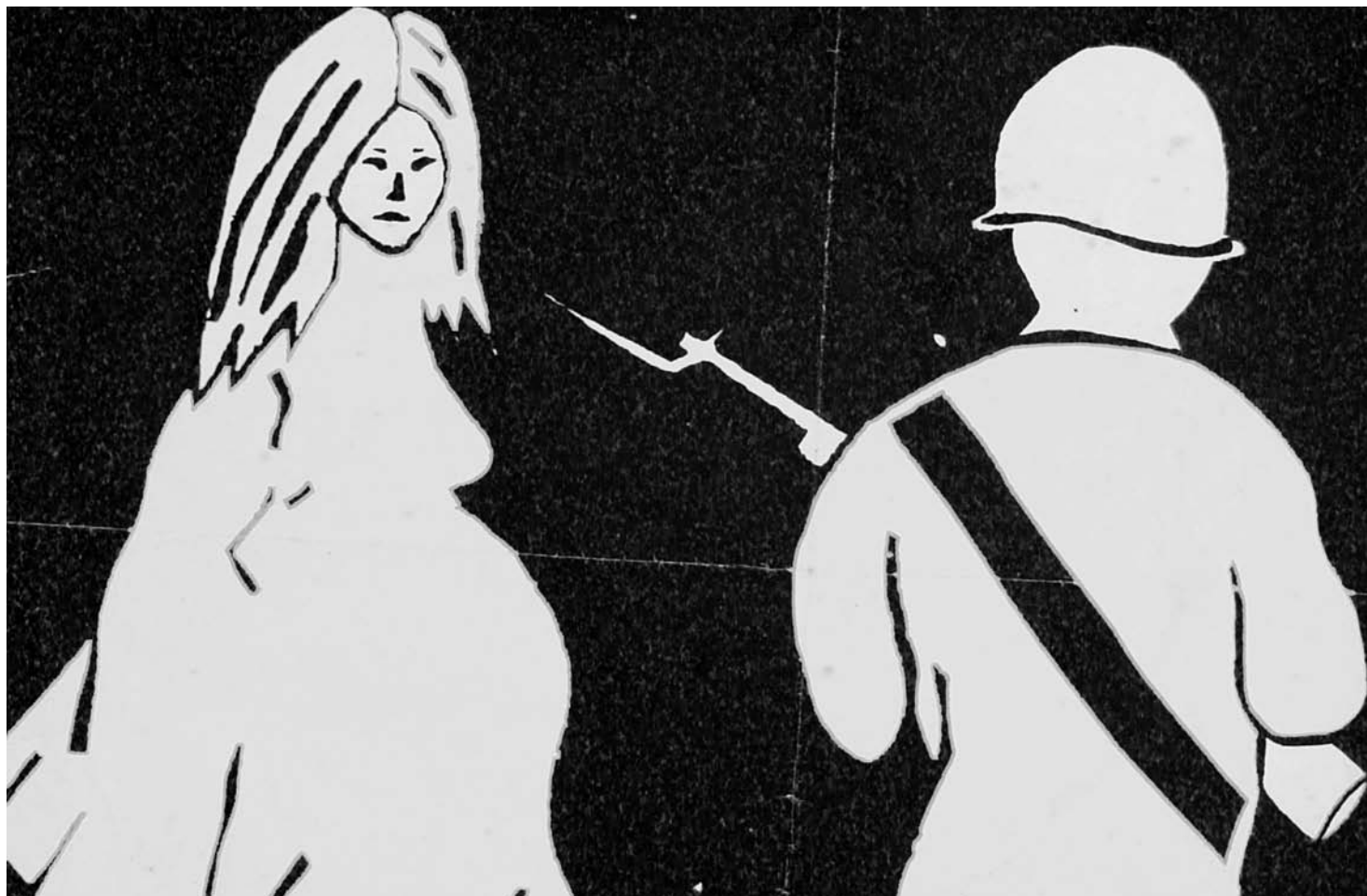
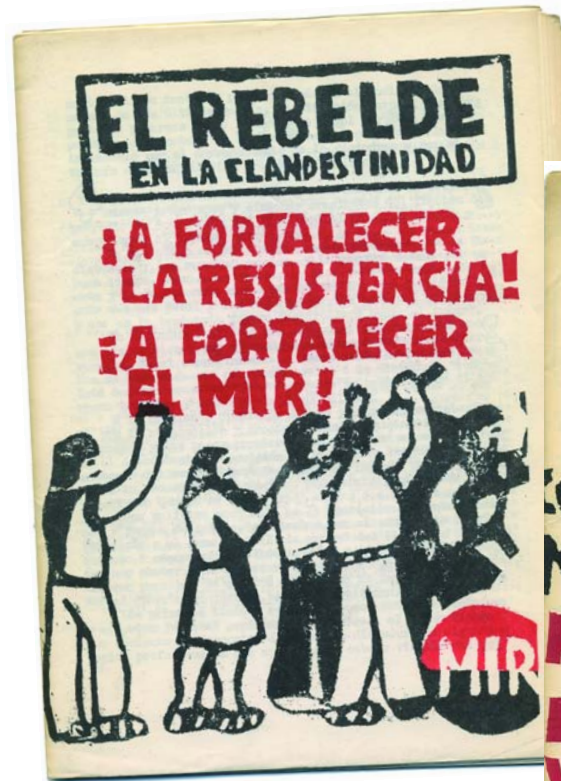


Parox • Les Films d'Ici • Les Films de la Passerelle
présentent

rue SANTA FE
CALLE SANTA FE un film de Carmen Castillo

SÉLECTION OFFICIELLE
 UN CERTAIN REGARD 
FESTIVAL DE CANNES 2007





journal clandestin "El Rebelde"
octobre 1974



Parox • Les Films d'Ici • Les Films de la Passerelle
présentent

rue SANTA FE

CALLE SANTA FE un film de Carmen Castillo

SÉLECTION OFFICIELLE
 UN CERTAIN REGARD 
FESTIVAL DE CANNES 2007

Chili - 2007 - Durée : 2H40 - Couleur et N&B - VOSTF

Distribution **Ad Vitam Distribution**

6, Rue de L'Ecole de Médecine 75006 Paris
Tél. : 01 46 34 75 74 • Fax : 01 46 34 75 09

Presse **Marie Queysanne**

113, rue Vieille du Temple 75003 Paris
Tél. : 01 42 77 03 63 • Fax : 01 42 77 00 13

Dossier de presse et les photos téléchargeables sur www.advitamdistribution.com

A CANNES :

Distribution **Ad Vitam**

Hôtel Gray d'Albion
38, rue des Serbes 06400 Cannes
Mobile : 06 09 73 59 03
Fax : 04 93 99 26 10

Presse France **Marie Queysanne**

Palais des Festivals - niveau 3
Tél. : 04 92 99 83 40
Fax : 04 92 99 81 15
Mobile : 06 80 41 92 62

synopsis

C'est un film sur l'engagement politique, au plus près de la vérité d'une femme chilienne, Carmen Castillo, qui survit à son compagnon, Miguel Enriquez, chef de la Résistance contre la dictature de Pinochet, mort au combat, rue Santa Fe, dans les faubourgs de Santiago du Chili, le 5 octobre 1974.

**Un récit tendu par une interrogation :
tous ces actes de résistance valaient-ils la peine ?
Miguel et les autres sont-ils morts pour rien ?**

Au fil des rencontres, avec les habitants de la rue Santa Fe, la famille, les amis, leurs vies, leurs visages, Carmen Castillo parcourt un chemin, qui va de la clandestinité à l'exil, des jours lumineux d'Allende aux longues années sombres de la dictature, avec tous ceux qui ont combattu et ceux qui résistent encore aujourd'hui.

Se tissent l'histoire d'une génération de révolutionnaires et celle d'un pays divisé. La quête du sens de ces vies engagées nous conduira dans les sous-sols d'un pays amnésique où les morts ne sont pourtant pas morts et où les jeunes inventent, une nouvelle fois, un rêve.

synopsis court



Rue Santa Fe, le 5 octobre 1974, dans les faubourgs de Santiago du Chili, Carmen Castillo survit à son compagnon, Miguel Enriquez, chef de la résistance contre la dictature de Pinochet, mort au combat. C'est le point de départ de "Calle Santa Fe", voyage sur les lieux du présent. Tous ces actes de résistance valaient-ils la peine ? Miguel est-il mort pour rien ?

entretien avec Carmen Castillo

par Ludi Boëken, réalisateur

Vous avez été expulsée du Chili en novembre 1974. Vous étiez militante de la résistance à la dictature, la compagne de Miguel Enriquez, leader du Mouvement de la gauche révolutionnaire (MIR), assassiné. Aujourd'hui, vous faites un film sur la mémoire en retournant sur ces événements dramatiques.

Dans le reportage que vous aviez réalisé en décembre 1974, pour la télévision hollandaise, je disais : *« Nous vivions la vie normale des gens du quartier, dans notre maison rue Santa Fe. Nous avons été encerclés par la Dina (services secrets de Pinochet) et les militaires, une force de 500 hommes. Miguel a résisté pendant deux heures, seul... Et il est mort au combat. Nous étions des gens ordinaires face à une situation exceptionnelle : Miguel Enriquez n'était pas une victime, ni un héros, mais un homme qui se battait. »*

Le film que je réalise aujourd'hui raconte ces mêmes faits mais, comme la lumière a changé, les zones d'ombres ne sont plus les mêmes. Quand j'ai répondu à votre interview ce jour-là, il y avait une chose essentielle que j'ignorais alors : pourquoi avais-je survécu ? Je savais que Miguel m'avait abritée derrière un petit meuble, qu'il m'avait protégée, qu'il m'avait parlée, et puis le silence. Trente ans plus tard, en retournant avec une caméra dans la rue Santa Fe, dans la maison où nous vivions clandestinement, je retrouve ce quartier populaire inchangé et surtout les mêmes voisins. Eux se souviennent.

J'apprends enfin qui a osé me prendre dans ses bras, malgré les tirs et les militaires, et m'emmener dans une ambulance aux urgences de l'hôpital : c'est Manuel, notre voisin d'en face, un ouvrier qui m'a sauvé la vie. Il dit simplement, *« C'était normal »*. Il m'a dit aussi : *« J'ai vu Miguel aller jusqu'au coin de cette rue... puis revenir vers la maison. A ce moment-là du combat il pouvait s'enfuir, sauver sa vie, mais il est revenu sur ses pas... C'est la preuve qu'il ne vous a pas abandonnée. »*

Pourquoi est-il si important de découvrir la vérité sur cette bataille de la rue Santa Fe ?

Je pense qu'on ne comprend jamais comment il est possible de survivre à la perte d'un grand amour, comment on survit à l'absence. Et pourtant, ma mémoire est passée de l'horreur et du mal au bien. Pendant longtemps, il n'y a eu pour moi au Chili que des fascistes. Même si je savais qu'on trouvait encore de l'humain entre les prisonniers, dans les maisons de tortures et dans les camps, je n'avais qu'une seule perception, celle du mal et de la peur. Grâce à Manuel, je me suis souvenue aussi qu'il y avait eu "des gestes de bien". Cela a fait basculer mon rapport au pays, m'a redonné la joie de retrouver ce peuple.

Je suis revenue filmer dans la rue Santa Fe comme une personne qui revient là où une vie a été brisée. Mais j'ai compris enfin cette manière d'être, cette façon de lutter d'un peuple qu'on n'avait jamais consulté, à qui on n'avait jamais demandé son opinion sur la dictature. Cela m'a permis aussi de quitter la rue Santa Fe pour aller poser ailleurs, chez les militants survivants, chez mes amis, la question obsédante : cela valait-il la peine ? Miguel et les autres sont-ils morts pour rien ? C'est avec leurs mémoires, leurs mots et leurs vies que la narration avance. Du film centré sur une histoire personnelle je passe à un film choral, celui des voix d'une génération de révolutionnaires.

En Europe, la lutte du Chili était un symbole de résistance contre le fascisme, comme l'avait été le combat contre le nazisme.

Expulsée du Chili, réfugiée politique, je me suis finalement installée en France, parce qu'il y avait justement une fraternité immédiate, celle du combat contre le fascisme. Les résistants au nazisme en Europe avaient vécu comme nous, les militants le racontent dans le film, dans la clandestinité, une lutte armée inégale en force, avec la torture, la mort, les risques et l'éloignement des enfants, mais aussi la solidarité, le bonheur, l'amitié. Ici et là-bas, ils étaient portés par des convictions et la certitude de vaincre. Notre expérience, je l'ai partagée avec des amies rencontrées en exil et des femmes résistantes de l'époque de la guerre. Elles m'ont aussi aidée à traverser la défaite et à mener sans complaisance une réflexion sur les armes et la violence. Ainsi, j'ai réussi à dépasser le statut de "veuve du héros".

En quoi le mouvement d'aujourd'hui au Chili ressemble-t-il au MIR, votre mouvement révolutionnaire sous Allende ?

Simplement parce qu'il veut aussi une société plus juste où les pauvres auraient droit à une vie digne. Dans les années 80, la résistance ouverte contre la dictature naît et grandit dans les "poblaciones", ces quartiers pauvres organisés. L'arrivée de la démocratie en 1990 marque, paradoxalement, le déclin de ces organisations populaires qui poussèrent Pinochet dehors.

Aujourd'hui la décomposition des liens a fait de ces lieux le règne des trafiquants de drogue mais ces jeunes, nos enfants, qui sont toujours une minorité, jouent un rôle fondamental dans l'éveil de la conscience et du désir d'agir. Oui, j'y ai retrouvé Miguel. J'y ai trouvé des hommes et des femmes qui étaient comme nous, iconoclastes, avec la même insolence, qui ont choisi de vivre "sur le terrain", comme on dit maintenant, qui travaillent et vivent dans

les "poblaciones", agissent et pensent pour s'organiser et faire de la politique aujourd'hui. Dans une société qui n'a pas d'éducation publique, il faut tout faire, tout inventer, utiliser les télévisions locales, l'Internet, créer des centres sociaux, des écoles maternelles, des ateliers de hip hop, des orchestres symphoniques, du théâtre... C'est parce que je les ai rencontrés au cours des tournages étalés sur deux ans que le film montre le présent, en quelque sorte se souvient du passé au présent. « *Tant que nous serons vivants, nos morts ne seront pas morts* », disent-ils.

Les dictatures d'Amérique latine ont toutes perdu la bataille. Quelle mémoire voulez-vous transmettre à la nouvelle génération de cette époque ?

Le continent va vers plus de liberté et de justice sociale. Mais malgré la victoire aux élections de Michèle Bachelet, une femme qui a connu la torture, l'exil et l'assassinat de son père, le Chili reste le laboratoire de l'ultra libéralisme dans le monde. Alors, il est compliqué là-bas de faire entendre notre histoire. Des mots comme engagement, résistance, solidarité, justice sociale, tombent à côté. La pensée dominante nous a figés dans un passé perçu comme arriéré, nous a déclaré frustrés, amers. Ils ne peuvent pas comprendre que notre mémoire porte aussi et surtout le souvenir des instants de joie, ceux qu'on ne peut vivre que dans la lutte collective, jour après jour, pour changer le cours fatal des choses.

Mon film n'est pas une commémoration de Miguel, du MIR, ni de tout ce pourquoi on combattait, mais une réflexion lucide et féroce sur l'engagement politique et le prix à payer. "Calle Santa Fe" me permet de quitter vraiment le camp des survivants, et je retrouve aujourd'hui l'ardeur de vivre au Chili. Tout au long du film j'essaie de récupérer la maison de la rue Santa Fe, où nous vivions avec Miguel. Plus j'avance dans la redécouverte de notre histoire, dans les rencontres avec les militants et leur vie d'aujourd'hui, avec les jeunes de maintenant, plus je suis persuadée de ce qu'ils me disent : « *Cette maison, pour quoi faire ? Miguel n'est pas au musée, toi non plus. Viens avec nous, écris des livres, fais des films* ». C'est ce que j'essaie de faire.

A partir des propos recueillis par le réalisateur Ludi Boëken
pour un article paru dans *Libération*, le 22.07.06 intitulé
« Une réflexion sur le Chili, l'engagement politique et le prix à payer »

Carmen Castillo

Née à Santiago du Chili, historienne.
Militante du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (MIR), Carmen castillo travaille à La Moneda auprès du Président Salvador Allende en 1970.
Après le coup d'état militaire le 11 septembre 1973, elle vit dans la clandestinité avec Miguel Enriquez, son compagnon et chef de la Résistance, et leurs petites filles de 4 ans.
Le 5 octobre 1974, la maison clandestine est prise d'assaut par les militaires, Miguel meurt.
Carmen, enceinte, blessée, sera emprisonnée et expulsée du pays.
Réfugiée en France, elle travaille avec agnès b., écrit en français des récits et réalise des films documentaires pour la télévision. Après la fin de la dictature en 1990, le Chili reste pour elle hostile, étranger.
Depuis 2002, date où elle entreprend l'écriture et le travail du film CALLE SANTA FE, elle vit entre Paris et Santiago.



FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

Télévision :

- 1984 **ETAT DE GUERRE : NICARAGUA**
co-réalisé avec Sylvie Blum
- 1993 **LA FLACA ALEJANDRA**
auteur - réalisation Guy Girard
- 1995 **LA VÉRIDIQUE LÉGENDE DU SOUS-COMMANDANT MARCOS**
- 1999 **LE BOLÉRO, UNE ÉDUCATION AMOUREUSE**
- 2000 **MARIA FELIX, L'INSAISSABLE**
- 2002 **L'ASTRONOME ET L'INDIEN**
co-réalisé avec Sylvie Blum
- JOSÉ SARAMAGO, LE TEMPS D'UNE MÉMOIRE**
- LE CHILI DE MON PÈRE**

Cinéma :

- 2007 **CALLE SANTA FE**

Repères historiques Chili 1970 / 2006

- Août 1965, création du Mouvement de la gauche révolutionnaire, MIR.
- 4 Septembre 1970, victoire de Salvador Allende, premier président socialiste.
- Le MIR appelle à voter pour lui et organise le GAP "Groupe d'amis personnelles" qui assure sa sécurité.
- Le MIR appuie l'Unité Populaire, sans faire parti du gouvernement, et grandit dans les campagnes, les quartiers populaires, les syndicats et les étudiants.
- 11 septembre 1973, coup d'Etat militaire d'Augusto Pinochet. Rafles massives, torture, disparitions. Ecrasement des organisations sociales et des syndicats.
- Le MIR passe dans la clandestinité, interdit l'asile politique et tente une large alliance à la base pour organiser la résistance.
- Novembre 1973, la dictature crée la DINA, sorte de gestapo chilienne avec le but d'anéantir en premier lieu le MIR : maisons clandestines de torture, politique de disparitions des prisonniers.
- 5 octobre 1974, mort au combat rue Santa FE de Miguel Enriquez, chef de la Résistance clandestine et du MIR. Puis, expulsion du pays de Carmen Castillo.
- 1978, politique du Retour clandestin des militants du MIR exilés.
- 1980, début des "protestas", fort mouvement social non clandestin de résistance. Dans les poblaciones, bastions de la rébellion, une nouvelle génération de militants du MIR émerge. Ce large mouvement social mènera, entre autres, à la victoire du Non à Pinochet lors du référendum de 1989.
- 1985, mort des frères Vergara dans une "protesta" à Villa Francia.
- Fin 1985, division du MIR.
- 1989, auto dissolution du MIR.
- 1990, retour de la démocratie. Une transition lente dans le cadre constitutionnel de la Dictature commence.
- Septembre 2004, levée de l'immunité d'Augusto Pinochet.

- 5 octobre 2004, à Santiago, Valparaiso, Temuco, lors des hommages au 30^e anniversaire de la mort de Miguel Enriquez, on voit apparaître une nouvelle génération de résistants.



Quelques notes sur :

► Le MIR (Mouvement de la Gauche Révolutionnaire)

A travers Gladys Díaz, Lucia Sepulveda, Margarita Marchi, Andrés Pascal Allende, Patricio Rivas, Pedro Fernandez et d'autres militants et dirigeants survivants du MIR, ce mouvement et sa mémoire vivante est un personnage à part entière du film. Créé en 1965, dans la vague des Mouvements révolutionnaires d'Amérique Latine, le MIR considère la lutte armée comme un des moyens de lutter. Pas le seul ni le principal. Ni la géographie ni la culture du pays ne permettent de lancer une guérilla rurale. Le MIR n'est pas dans l'alliance de l'Unité

Populaire, mais il appuie Allende et son gouvernement. Son programme repose sur le pouvoir populaire, l'autonomie et l'organisation à la base, une politique internationale indépendante du bloc soviétique et de Cuba ; il défend la particularité du mouvement indien Mapuche, a un travail à l'intérieur des Forces Armées, crée des journaux, revues, documentaires, radios.



► Miguel Enriquez

Personnage central du film. C'est l'acte de résistance de cet homme libre, le souvenir fondateur. C'est donc "le sujet de l'acte" qui émerge. Non pas une biographie, mais l'humain, ombre et lumière, par à-coup, des fragments d'images, des mots de ses amis, puis la légende.

Neurologue brillant, il quitte son métier en 1969, quand le mouvement populaire grandissant le mène à passer, un temps, dans la clandestinité. Sous sa direction, le MIR ne s'enfermera jamais dans le cercle de la violence et, en 1970, surprendra amis et alliés en appelant à voter pour Allende. Miguel était très proche d'Allende. Le 11 septembre 1973, avant de se suicider, le Président lui envoie le message : « *Maintenant, c'est à toi de jouer, Miguel* ».

Une fois la machine à tuer de la Dictature de Pinochet en marche, Miguel décide de rester dans le pays, clandestin, et d'organiser la Résistance. « *Le peuple ne peut pas se réfugier en masse dans les Ambassades, alors, nous, on ne s'exile pas.* » Il n'y avait rien de sacrificiel en lui, il aimait la vie et la vie l'aimait. L'humour, l'amitié, une pensée ouverte, iconoclaste, inventive, il parlait à toute vitesse, charismatique et drôle, on le suivait dans un éclat de rire. Il meurt au combat le 5 octobre 1974. Il aurait pu s'enfuir, mais il est resté auprès de sa femme enceinte. Il avait 30 ans.

fiche technique

réalisation Carmen Castillo (Echeverria)

image Ned Burgess, Raphaël O'byrne, Sebastian Moreno, Arnaldo Rodriguez

assistant caméra Nina Bernfeld

son Jean-Jacques Quinet, Damien Defays, Boris Herrera, Andrei Carrasco

montage Eva Feigeles-Aimé

mixage Jean-Jacques Quinet

étalonnage Eric Salleron

direction de production Sophie de Hijes

coordination post-production Sophie Vermersch

atelier de production (INA) Christine Perrier

producteurs délégués Sergio Gandara, Serge Lalou

musique originale Juan Carlos Zagal

une coproduction Parox - Sergio Gandara (Chili),

Les Films d'Ici - Serge Lalou (France),

Les Films de la Passerelle - Christine Pireaux (Belgique),

L'Institut National de l'Audiovisuel (INA) - Christophe Barreyre et Sylvie Blum (France),

Love Streams agnès b. Productions - agnès b. et Nadja Romain (France)

avec le soutien de Pilar del Rio et José Saramago, Nathalie Duhamel

avec la participation du Centre National de la Cinématographie (France), Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique et des Télédistributeurs wallons (Belgique), Gobierno de Chile, Consejo Nacional de la Cultura y las Artes, Fondo de Fomento Audiovisual (Chili)

avec le soutien de Eurimages

en association avec Air France

ventes internationales Wild Bunch

Format image : 35 mm / 1 :1.85 - Format son : Dolby SR

SÉLECTION OFFICIELLE
 UN CERTAIN REGARD 
FESTIVAL DE CANNES 2007

rue SANTA FE
CALLE SANTA FE un film de Carmen Castillo

**« De défaite en défaite,
jusqu'à la victoire finale. »**

Victor Serge

AD VITAM